

[Pendant la guerre d'Algérie, Mathilde revient en France avec son fils Edouard dans l'intention de récupérer la maison familiale et de régler des comptes. Une violente dispute l'oppose à son frère Adrien, devant les serviteurs, Aziz et Madame Queuleu.]

AZIZ – Qu'ils se tapent donc, et, quand ils seront calmés, Aziz ramassera les morceaux.

*Entre Edouard.*

MADAME QUEULEU – Edouard, je t'en supplie, je vais devenir folle

*Edouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.*

5 ADRIEN – Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer  
tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières,  
critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n'es  
qu'une femme, une femme sans fortune, une mère célibataire, une fille-mère, et, il y a  
10 peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on  
t'enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n'existais pas. Que viens-tu  
revendiquer ? Oui, notre père t'a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton  
péché, mais la peine n'était pas assez sévère, non. Aujourd'hui encore, c'est à genoux  
que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant  
15 ma femme, devant Madame Queuleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui  
nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

MATHILDE – Eh bien, oui, je te défie, Adrien ; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de  
femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l'entoure et  
l'arbre sous lequel ma fille se damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l'air  
que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je  
20 défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons ; je défie le fleuve qui la  
traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos  
têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les  
enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c'est parce que je sais que je suis  
plus solide que vous tous, Adrien.

25 *Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde.  
Mais ils s'échappent et reviennent.*

MATHILDE – Car sans doute l'usine ne m'appartient-elle pas, mais c'est parce que je  
n'en ai pas voulu, parce qu'une usine fait faillite plus vite qu'une maison ne tombe en  
ruine, et que cette maison tiendra encore après ma mort et après celle de mes enfants,  
30 tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en  
disant : C'est à moi, c'est à moi. Non, l'usine ne m'appartient pas, mais cette maison est à  
moi et, parce qu'elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes  
valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans les  
bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je  
35 serai chez moi.

ADRIEN – Quelle pourriture ? Quelles lézardes ? Quelles ruines ? Mon chiffre d'affaires  
est au plus haut. Crois-tu que j'ai besoin de cette maison ? Non. Je n'aimais y vivre qu'à  
cause de notre père, en mémoire de lui, par amour pour lui.

40 MATHILDE – Notre père ? De l'amour pour notre père ? La mémoire de notre père, je l'ai  
mise aux ordures il y a bien longtemps.

ADRIEN – Ne touche pas à cela, Mathilde. Respecte au moins cela. Cela au moins, ne le  
salis pas.

MATHILDE – Non, je ne le salirai pas, cela est déjà très sale tout seul.